

«Cambodge, l'art devant l'extrême» de Soko Phay : inventer des images contre l'oubli

Nelly Didelot

Au départ de ce livre et des recherches qui l'ont nourri, il y a un questionnement. A la fois intime et partagé par les survivants de tous les génocides et leurs descendants : comment faire pour ne pas transmettre le traumatisme à ses enfants, sans pour autant laisser l'histoire dans l'ombre ? Dans *Cambodge, l'art devant l'extrême*, Soko Phay le pose à sa hauteur, à la fois comme historienne de l'art et comme rescapée du [génocide cambodgien perpétré par les Khmers rouges](#) entre 1975 et 1979, qui a mené à la mort près d'un quart de la population nationale. Dans son texte alternent ainsi récit personnel et analyse universitaire nourrie par plus de quinze ans de recherches.

L'autrice a 6 ans quand Pol Pot et ses sbires s'emparent de Phnom Penh, la capitale cambodgienne, le 17 avril 1975. Menée par son père, qui sert auprès d'un officier, la famille de Soko Phay prend la fuite dès le lendemain, vers la Thaïlande et les camps de réfugiés, puis vers la France. De cette première nuit d'exil, sa mémoire a gardé le souvenir de la «*robe noire en dentelle fleurie*» qu'elle a pris bien garde d'enfiler à l'endroit quand ses parents l'ont arrachée au sommeil.

Reportage

«Beaucoup m'invitent à ne plus penser au passé, à lui tourner le dos une fois pour toutes. J'aimerais sincèrement le faire, mais ce passé ne...

Cet article est réservé aux abonnés